

INTRODUCTION



Au cours de leurs développements respectifs, les sciences historiques – l'archéologie, l'histoire, l'histoire de l'art – ont eu tendance à dédaigner les éléments de l'environnement quotidien des sociétés passées. Elles se sont concentrées sur ce qui est beau, au caractère exceptionnel ou qui apporte des indices chronologiques, délaissant souvent la culture matérielle de l'ordinaire. Le développement de l'archéologie préventive et la multiplication des données accessibles ont constitué le premier pas vers une diversification et un approfondissement des études du mobilier archéologique. L'essor des sciences archéométriques a permis l'ouverture des champs de recherche liés à l'environnement naturel des populations passées et à l'histoire des techniques en relation avec le traitement des matériaux. L'intérêt pour les objets mêmes a été plus long à venir.

Depuis quelques années, cependant, le débat sur la culture matérielle a été relancé. Concernant le Moyen Âge, les premiers éléments sont venus de quelques grands chantiers de fouilles, notamment en contexte urbain. Les publications systématiques des fouilles de Londres, York, Winchester, Dublin, Haithabu, à la frontière entre l'Allemagne et le Danemark, ou encore de Novgorod (Kolchin, 1989 ; Brisbane et Hather, 2007) en Russie ont mis en avant des milliers d'objets étudiés en détail. Le Nord de l'Europe est particulièrement concerné, car les conditions de conservation froides et/ou humides sont souvent plus favorables aux matériaux organiques. Ces travaux ont ainsi permis l'établissement de catalogues d'artefacts en très grande quantité, analysés en série et en détail. C'est le cas des travaux sur la fabrication de la vaisselle en bois tourné ou des matières osseuses animales dans le Nord de l'Europe, notamment à York (McGregor,

1985 ; Morris, 2000, p. 2116-2120). En France, les grands chantiers équivalents, celui de Saint-Denis ou du Grand Louvre, bien que pionniers de l'archéologie médiévale française, n'ont malheureusement pas bénéficié d'un tel effort d'édition. Il faut en général se tourner vers des catalogues d'expositions à plus grande échelle afin d'obtenir un traitement de données similaires, notamment en Normandie, en Midi-Pyrénées, en Bourgogne, etc. (Colardelle *et al.*, 1981 ; Halbout *et al.*, 1987 ; musée des Augustins, 1990). Des limites ont cependant très vite émergé. D'une part, les éléments mis au jour sont le plus souvent triés en fonction de leur matériau de fabrication. Les pièces isolées en divers matériaux provenant d'objets composites se retrouvent ainsi éparpillées dans des volumes différents, étudiées par des spécialistes plus ou moins en contact les uns avec les autres. D'autre part, il manque à ces études une synthèse générale retraçant les évolutions morphologiques et techniques des catégories d'objets concernées, ainsi qu'une analyse du contexte général d'utilisation des objets et de la vie quotidienne de ces sites. Seuls les résultats des fouilles d'Haithabu et de Dublin ont pour le moment bénéficié d'un tel traitement, publié quelques décennies plus tard (O'Sullivan *et al.*, 2014 ; Schietzel, 2014).

Depuis quelques années apparaissent des études à plus grande échelle sur ces objets du quotidien plus modestes, qui révèlent parfois des arguments chronologiques assez fins et élargissent le sujet à une lecture fonctionnelle, économique et sociale de l'objet. Les travaux sur le mobilier archéologique métallique ont notamment beaucoup contribué à replacer l'objet, sa fonctionnalité, ses utilisations et ses évolutions au cœur du débat. Trois thèses réalisées ces



quinze dernières années ont montré l'intérêt d'une analyse sérielle et pluridisciplinaire de l'objet allant au-delà de la simple typo-chronologie, portant sur les armes de trait par Valérie Serdon (Serdon, 2005), les éléments de serrurerie et d'articulation par Mathieu Linlaud (Linlaud, 2014) et les accessoires de la parure et du vêtement par Olivier Thuaudet (Thuaudet, 2015). Ce renouveau de la culture matérielle médiévale dans la recherche européenne a d'ailleurs fait l'objet d'un colloque, organisé à Caen, en octobre 2015, par le centre Michel de Boüard – Centre de recherches archéologiques et historiques antiques et médiévales (Bourgeois *et al.*, 2018).

En ce qui concerne les objets en bois, la nature fragile du matériau et les conditions particulières nécessaires à leur conservation limitent les occurrences et leur identification. Seuls les milieux froids et/ou humides et les contextes d'incendie permettent une préservation du matériau à travers les siècles, dans un état plus ou moins déformé. Lorsque des éléments, souvent fragmentaires, sont retrouvés, ils sont mis à l'écart, dans une catégorie « fragments de bois », souvent tout juste cataloguée. Parfois, seul l'aspect de fabrication de ces artefacts est mis en avant (Morris, 2000). Les travaux de Pierre Mille, rare spécialiste français des artefacts en bois au Moyen Âge, sont orientés vers l'histoire des techniques de fabrication des objets, de l'abattage de l'arbre au geste de l'artisan (Mille, 1993 ; 1996 ; 1997). L'objet en bois même n'est souvent analysé que par le biais d'études typologiques, qui restent rares (Mille, 1999 ; 2008), alors que ses usages et sa place dans l'environnement médiéval ne sont guère abordés dans la recherche archéologique européenne. Les meubles font partie de ces objets peu étudiés, peut-être parce qu'ils sont souvent mal identifiés, du fait du caractère souvent morcelé des éléments mis au jour.

Cependant, en dehors des contextes archéologiques, de nombreux objets ont traversé les siècles, conservés dans des collections privées ou publiques, en particulier dans les établissements religieux. L'intérêt historique de ces objets, dont la nature à la fois mobilière et immobilière intrigue, a attiré l'œil des archéologues-historiens d'art dès le XIX^e siècle. En France, de nombreux éléments de mobilier ont fait l'objet d'un classement au titre des Monuments historiques. Mais, parmi ces objets, seuls ceux jugés dignes d'intérêt, souvent par leurs décors, ont été étudiés. L'approche est presque systématiquement stylistique et les objets jugés « frustes » ont été délaissés, quelle que soit leur origine, d'autant que leur datation sur la base des seuls critères formels a longtemps été impossible. Les ouvrages

retracant l'évolution du meuble « depuis le Moyen Âge » commencent invariablement au XIV^e voire au XV^e siècle. Deux causes peuvent être mises en avant. D'une part, c'est à partir du bas Moyen Âge que les meubles deviennent de plus en plus décorés, permettant aux chercheurs de se concentrer sur les aspects esthétiques de ces objets, afin de les classer et de les dater. Leur contexte d'origine, flou ou indéterminé, n'est jamais pris en compte. D'autre part, le XIV^e siècle marque le développement méthodique de la gestion écrite dans beaucoup de domaines : juridique avec la multiplication des testaments et des inventaires après décès, économique avec l'établissement de livres de comptes, ou normatif, avec la mise par écrit des règles et coutumes des métiers. Les sources écrites les plus évidentes sont donc tardives, ce qui justifie, *a priori*, une focalisation sur les derniers siècles du Moyen Âge. Certains objets exceptionnels retiennent particulièrement l'attention des auteurs, qui leur accordent alors quelques paragraphes supplémentaires. Mais leur étude reste superficielle et redondante d'ouvrage en ouvrage. Les armoires d'Aubazine et de Bayeux, l'ensemble de Noyon, le « trône de Dagobert » ou encore le « pupitre repose-tête de sainte Radegonde » ont été maintes fois cités et leur iconographie analysée. Mais les études techniques sont rares et les travaux de mise en perspective dans le paysage mobilier d'Europe occidentale au Moyen Âge demeurent inexistantes.

Les analyses techniques n'apparaissent qu'à partir de la fin des années 1980, mais surtout à partir des années 2000, alors que sont réalisées ponctuellement des études de grands ensembles mobiliers (Polonovski et Perrault, 1987 ; Polonovski, 1990 ; Albrecht, 1997 ; 2001 ; Miles *et al.*, 1999 ; Miles et Worthington, 2000 ; Stülpmagel, 2000 ; Miles et Bridge, 2008 ; Charles et Veuliet, 2012). Ces travaux, extrêmement importants, correspondent toutefois à des ensembles très localisés et ponctuels. Isolés, ils ne sont que les maillons éparpillés d'une chaîne qui, une fois reconstituée, permet l'élaboration d'un corpus typo-chronologique nécessaire à l'approche globale de la culture matérielle aujourd'hui favorisée par la recherche archéologique. À ce titre, la seule étude des objets conservés dans les collections ou issus des opérations archéologiques est nécessaire, mais insuffisante. L'analyse de séries iconographiques et textuelles doit être intégrée afin d'élaborer le panorama le plus complet possible. Le croisement des trois types de données accessibles au chercheur – objets, images, textes – permet de collecter diverses informations, à la fois du point de vue de la morphologie des meubles et des techniques impliquées dans leur



réalisation et du point de vue de l'environnement originel et des usages de ces artefacts. C'est ce que ce travail a tenté de réaliser, en portant un regard plus synthétique sur les meubles du VI^e au XIII^e siècle en Europe occidentale.

Cette étude porte donc sur le mobilier civil, sans pour autant omettre les objets ayant une fonction domestique dans un contexte religieux, notamment les meubles de rangement et d'assise conservés dans les monastères ou les églises, et n'ayant aucune fonction liturgique. Le cas particulier des coffres et des coffrets reliquaires, ayant parfois débuté leur existence comme des meubles civils avant de glisser vers la sphère religieuse, est abordé (Buc, 1997 ; Burkart *et al.*, 2005 ; 2010 ; Caudron, 2011 ; Cordez, 2012). Mais il s'agit d'un sujet vaste et complexe, qui mériterait une étude à part entière. Les meubles intervenant dans la liturgie, directement ou indirectement (retables, cathèdres, autels, etc.) ne sont en revanche pas pris en compte. Sont également exclus les éléments décoratifs textiles (tentures, tapis, etc.), les éléments immobiliers par destination (lambris, banquettes de pierre, etc.) et les meubles spécialisés propres aux activités artisanales (métiers à tisser, etc.). Il sera donc avant tout question de lits, de sièges, de coffres, de coffrets, d'armoires et de tables.

Se restreindre aux données issues du territoire français actuel n'aurait que peu de sens. Il s'agit certes de l'un des espaces de production d'images et de textes les plus actifs durant une grande partie du Moyen Âge, mais le faible nombre de meubles attestés aurait limité les possibilités d'étude. Une recherche bibliographique plus globale, issue des découvertes d'Europe occidentale, s'imposait donc. L'Europe considérée ici est assez septentrionale, s'étendant du Groenland à l'ouest de la Russie et de la péninsule scandinave au nord de l'Espagne et de l'Italie, où l'héritage romain est varié et le degré de christianisation a évolué différemment au fil du temps. Il s'agit d'un espace où l'influence germanique, plus ou moins marquée, est présente partout et qui a connu des transferts culturels et techniques constants. Les marges méridionales exclues sont, au Moyen Âge, régies par des sociétés islamiques et byzantines, bien différentes en termes de culture matérielle. Quelques sites au profil un peu plus atypique, notamment slaves, ont été intégrés (Holubowicz, 1956 ; Kolchin, 1989 ; Brisbane et Hather, 2007). Ces sites, exceptionnels par la quantité et la qualité des éléments en bois mis au jour, sont établis aux marges de l'espace occidental, auxquelles les modalités d'échanges que nous venons de mentionner s'appliquent également, quoique dans des proportions

plus limitées, l'influence byzantine étant plus importante. Leur inclusion contribue par ailleurs à mettre en perspective les spécificités propres à différentes zones européennes.

Les limites chronologiques déterminées relèvent d'une logique similaire, qui échappe aux découpages canoniques de l'histoire, sans objet pour notre étude. La transition entre le XIII^e et le XIV^e siècle constitue une période charnière pour de nombreuses raisons. Elle connaît la mutation assez rapide d'une culture matérielle jusque-là plutôt homogène et rythmée par des évolutions lentes et souvent peu marquées. Par ailleurs, la diversification des sources écrites et la précision de plus en plus soutenue apportée aux images comme la multiplication des objets conservés intacts, ont permis une meilleure connaissance des derniers siècles du Moyen Âge. Concernant les meubles, cela se traduit par la réapparition plus systématique des assemblages à queue d'aronde ainsi que par l'apparition de nouveaux types de meubles (le dressoir, le buffet, le dais et le ciel des lits, etc.) et de décors sculptés aux thèmes variés, qui les ont rendus si populaires auprès des historiens de l'art. Les lacunes dans les connaissances sur la culture matérielle médiévale antérieure au XIV^e siècle, soulignées à de nombreuses reprises (Linlaud, 2014, p. 10-12), ont donc imposé une recherche sur ces siècles encore relativement peu connus.

L'enjeu de la présente étude était donc d'établir le corpus de données le plus représentatif possible et d'initier son exploitation. Sur la base d'un ensemble de données à trois volets, constitué d'un corpus d'objets, d'un corpus d'images et d'un corpus de citations textuelles, une double approche du sujet a été envisagée. La première est purement technique et concerne les procédés de menuiserie appliqués à la fabrication des meubles. L'exploitation des matières premières constitue une première piste de travail, en particulier pour le bois. Les essences employées et les modalités de leur sélection (qualités mécaniques, facilité de travail, esthétique, proximité, coût) sont les questions soulevées par ce thème. Par ailleurs, il est intéressant de se pencher sur les structures et les méthodes d'assemblage observées, sur leur homogénéité ou leur évolution à travers le temps. Il s'agit en particulier de déterminer si une typologie technique, qui permettrait de dater et de localiser précisément les meubles, est possible.

La seconde approche que nous avons envisagée est d'ordre sociologique. Le contexte d'emploi de ces objets intervient dans les différents usages qui en sont faits. Les meubles mis au jour en contexte funéraire soulèvent par exemple de nombreuses



questions. Sont-ils des objets du quotidien du défunt, « sacrifiés » pour l'accompagner dans l'au-delà, ou s'agit-il de meubles similaires à ceux du quotidien mais spécialement construits pour la cérémonie ? Pourrait-il s'agir de réalisations particulières, uniquement employées dans ce contexte précis ? Concernant les meubles en contexte d'habitat, les interrogations portent sur les modalités d'utilisation et de perception de ces objets par les sociétés médiévales. Nous pouvons nous interroger sur les circonstances d'emploi des meubles. Ont-ils une fonction unique ou peut-on les associer à plusieurs activités ? Toutes les classes sociales possèdent-elles les mêmes meubles et les emploient-elles de la même manière ? La question de la valeur du meuble, sentimentale, symbolique ou pécuniaire est également posée. En outre, la perception du meuble à travers le vocabulaire est un thème à développer, puisqu'il nous permet de mieux percevoir comment ils sont appréhendés, classés, dénommés par les contemporains. Le lexique du meuble et de ses variantes morphologiques, développé par les encyclopédistes des XVIII^e et XIX^e siècles, a-t-il une réalité au Moyen Âge ? Quels sont les mots désignant les meubles alors utilisés, leur origine, leur signification ou leurs variantes dans des langues d'origine germanique et latine ? Enfin, la place des meubles dans l'iconographie médiévale varie selon les catégories considérées. Mais ces images peuvent-elles être prises en compte dans l'établissement d'une typologie morphologique des

meubles ? Jusqu'à quel point peut-on s'appuyer sur l'étude iconographique pour approcher la culture matérielle médiévale ?

Afin de répondre à ces questions, nous avons mené une étude en sept parties. L'historiographie du sujet est présentée dans un premier temps, en analysant de manière critique les études menées sur la question, leurs apports et leurs lacunes. Puis les sources prises en compte dans l'étude sont présentées, en précisant les choix opérés dans leur sélection et les caractéristiques générales des corpus mis en place. Dans un troisième chapitre, une analyse lexicologique du vocabulaire du meuble a été menée dans les diverses langues présentes dans l'aire d'étude. Puis est menée « l'enquête iconographique », pour reprendre l'expression employée par Mathieu Linlaud dans sa thèse (Linlaud, 2014, p. 55), afin de déterminer la part des modèles empruntés et de l'innovation, des conventions iconographiques et de l'observation dans les modes de représentation des meubles médiévaux. Un cinquième chapitre est consacré aux caractéristiques techniques de construction des meubles, par le biais d'une typo-chronologie argumentée prenant en compte les données matérielles, iconographiques et textuelles. Cette approche permet de proposer un panorama de l'évolution technique et formelle des meubles au cours de la période considérée. Enfin, les modalités d'usage des meubles et leur place dans la société médiévale sont abordées dans un dernier chapitre.

